La lune joue à cache-cache cette nuit. Seule une faible lueur traverse le cadre de la fenêtre ouverte et vient se répercuter sur le mur de ma chambre, juste au dessus du lit. Cela ne dessine rien, sauf peut-être la silhouette de ma trouille.

J’ai peur, oui, c’est même peu de le dire.

J’ai peur et je n’ai que le silence pour me tenir compagnie, le silence et ce carnet sur lequel je suis en train d’écrire.

J’écris pour tout garder.

J’écris pour ne rien oublier.

Dans la pénombre, je repense à cette chanson que mon père écoutait tout le temps quand j’étais enfant. Il adorait ce groupe qui avait un nom qui me faisait rire, *Téléphone*. Il mettait toujours le disque à fond dans le salon et ça faisait danser ma mère. Un chouette souvenir, en vérité.

Je repense aux premiers mots surtout.

*J’avais un ami, mais il est parti.*

Voilà, c’est exactement ce qui s’est passé. J’ai perdu un ami.

C’est arrivé comme ça, sans signe avant-coureur, sans qu’il se produise quelque chose, sans que personne n’y soit préparé. J’avais un ami et depuis trois jours, rien, plus aucune nouvelle de lui. Sa chaise reste vide en classe, son portable est coupé, sa vie est mise sur pause. Ses parents sont morts d’inquiétude, la police sur les dents, et moi, je ne comprends pas.

Alors j’essaie de me souvenir. Je me creuse la mémoire et l’amitié. Je cherche la raison qui l’aurait fait fuir, je cherche celle qui l’aurait fait agir. Ces dernières semaines, je sentais bien que quelque chose se tramait. Il n’était pas comme à son habitude. J’avais fini par lui demander : Y a un truc qui n’va pas ?  Il avait répondu : Non, rien, t’inquiète. Il avait souri. Et puis il m’avait planté là, devant l’arrêt de bus. Je ne l’ai plus revu après ça.

On n’imagine jamais comme ça prend de la place un vide. Ca serre le ventre, ça tord le cœur, ça pique les yeux. Au début j’ai beaucoup pleuré, je n’ai pas honte de le dire. Lorsqu’on s’est rendu compte qu’il ne rentrait pas, qu’il n’était juste plus là, qu’il s’était volatilisé, comme ça, pfft, disparu, j’ai pleuré. Et puis j’ai été convoqué au commissariat, on m’a demandé de témoigner, mais je n’avais rien à consigner dans ma déposition. Une vie adolescente, ça signifie souvent n’avoir rien à déclarer.

Il doit pourtant y avoir une raison.

Il y a toujours une raison.

Le chien des voisins aboie brusquement. Il me fait encore plus flipper cet abruti. Soudain, un objet passe au travers de la fenêtre et atterrit sans bruit sur la moquette. C’est un bout de papier froissé, enroulé à la hâte autour d’un caillou, et, au premier coup d’œil, je reconnais l’écriture.

Je lisse le papier, je lis les phrases et alors je sais.

Je repense aux derniers mots de la chanson chérie de mon père. *Mais la nuit ne veut pas entendre, non la nuit ne veut pas comprendre, c’est à croire que la nuit n’a pas de cœur.* Mais ce n’était pas vrai. La nuit a un cœur. Et je vais le trouver.

Je vais te retrouver.